N° 855. MERCREDI 5 AOUT 1863. 8me année

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

## ROUBAIX

4 août 1863.

Un télégramme de Berlin, mentionné par l'*Europe*, de Francfort, porte qu'on mande de Varsovie qu'une proclamation du Gouvernement national rejette toute transaction qui n'aboutirait pas à l'indépendance complète de la Pologne avec les limites de 1772,

Le *Morning Post* déclare persister dans l'espérance du maintien de la paix, espérance fondée sur la conviction que la Russie réserverait aux nouvelles notes des puissances un accueil bien différent de celui qu'ont reçu les premières. Il croit que les difficultés ne se prolongent que parce qu'il y a eu un malentendu entre les trois puissances et la Russie, et que, si le cabinet de Saint-Pétersbourg revient à une politique conforme aux traités, l'orage pourra être conjuré.

L'Empereur d'Autriche s'est rencontré hier avec le roi de Prusse à Gastein, sur la frontière du Tyrol. On interprète diversement, au-delà du Rhin, cette entrevue des deux souverains allemands : simple visite de courtoisie, selon les uns ; événement politique, selon les autres. C'est, toutefois, la première de ces deux interprétations.

L'Assemblée nationale d'Athènes a décidé de se séparer pour vingt jours à partir du 27 juillet, afin de permettre aux représentants de se rendre dans les provinces pour le moment des récoltes, et probablement aussi afin de satisfaire aux vœux de l'opinion, qui se prononçait de jour en jour plus énergiquement en faveur d'un ajournement jusqu'à l'arrivée du roi, époque où les députés des îles Ioniennes pourraient coopérer à l'élaboration de la nouvelle Constitution.

Le *Journal de Saint-Pétersbourg* publie la réponse de la Russie à la note autrichienne. Si nous en croyons l'analyse que le télégraphe nous donne de cette réponse, elle serait conçue en termes conciliants et tels qu'une entente est désormais possible entre la Russie et l'Autriche au sujet de la question polonaise.

D'après le *Mémorial diplomatique*, l'envoi d'une réplique collective de la France, de l'Autriche et de l'Angleterre au sujet des affaires de Pologne, serait définitivement arrêté. Cette note, dans laquelle les trois puissances prendraient le titre d'alliées et qui serait jointe à chacune des dépêches destinées à clore les négociations avec la Russie, aurait l'importance d'un ultimatum, sans en avoir la forme ni l'intention.

Les dépêches de New-York continuent à être très-favorables au Nord. Meade a franchi à son tour le Potomac et s'est mis à la poursuite de Lee, qui se retire sur Strasburg et Staunton, et tandis que le général Morgan se faisait battre par les fédéraux dans l'Ohio, le général confédéré Jonhstone, évacuait Jackson, en laissant entre les mains du vainqueur un grand nombre de prisonniers et beaucoup de provisions de toutes sortes.

Les journaux anglais confirment la prise du fameux Nana-Sahib qu'un télégramme nous annonçait il y a quelque temps. On a trouvé sur lui, dit-on, de fortes sommes en argent et des papiers dénotant l'existence d'une vaste conspiration.

J. REBOUX.

---

Les dépêches de Londres sont d'accord pour annoncer que les trois puissances s'entendent sur tous les points à propos de la question polonaise.

Le représentant de l'Autriche a déclaré que son gouvernement adoptait la politique de la France et de l'Angleterre et qu'il insistait avec elles pour arriver à une solution pacifique de la question.

HAVAS.

---

On parle beaucoup, à Vienne, dit la *France*, de la démission probable de M. le comte Mensdorf, gouverneur de la Gallicie, connu par ses sympathies pour la Russie.

Le même journal affirme, d'après des informations qui lui sont transmises de Berlin, qu'il paraîtrait que le roi Guillaume ne serait pas complètement d'accord avec M. de Bismark sur la conduite à tenir en présence des difficultés diplomatiques qui séparent la Russie des trois grandes puissances occidentales.

---

On lit dans le *Mémorial diplomatique*, du 2 août :

Le prince de Metternich arrivera aujourd'hui de Trouville à Paris, où est attendu un courrier du cabinet de Vienne avec les dernières instructions pour l'ambassadeur de S. M. Apostolique, à l'effet de concerter avec la cour des Tuileries la teneur de la réplique identique et des notes séparées.

On nous mande de Vienne que l'ambassadeur d'Autriche sera en même temps chargé de saisir le cabinet français d'une proposition destinée à imprimer une marche plus rapide aux négociations.

---

Saint-Pétersbourg, 2 août.

Le *Journal de Saint-Pétersbourg* publie une dépêche du prince Gortschakoff au représentant de la Russie à Vienne, en date du 27 juillet, relative à la Note du comte de Rechberg du 7 du même mois.

Dans cette Note, le prince exprime sa surprise de voir le comte de Rechberg indiquer la possibilité d'une pensée secrète de la part de la Russie.

« Si cette appréciation, dit-il, a été inspirée au comte de Rechberg par le désir d'écarter toute idée d'une entente séparée entre l'Autriche et la Russie, entente qui pourrait être jugée incompatible avec les liens déjà établis entre l'Autriche et d'autres puissances, ainsi qu'avec le point de départ auquel se rattachent ses démarches, nous nous empressons de déclarer qu'aucune entente quelconque n'a eu lieu entre lui et nous au sujet des dernières ouvertures.

» Nous n'avons déduit de la Note autrichienne du 18 juin aucune approbation anticipée ni aucun refus au sujet d'une conférence ; nous n'avons songé à établir aucune assimilation entre la Gallicie et la Pologne.

» Mais les traditions précédentes et les secours reçus de Gallicie par les insurgés attestent la communauté d'intérêts et la solidarité nécessaire des trois cours d'Autriche, de Prusse et de Russie.

» Notre proposition était conçue dans une pensée amicale, conforme aux relations et aux intérêts des deux cours, russe et autrichienne.

» Nous devons repousser toute interprétation différente. »

Le prince Gortschakoff termine en regrettant l'impression que semble avoir produite sa proposition, à en juger par la dépêche de M. de Rechberg.

---

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Gastein, 2 août.

L'Empereur d'Autriche est arrivé ce soir à 5 heures et demie. Il a reçu aussitôt la visite du roi de Prusse accompagné du général de Manteuffel. Les deux souverains sont restés ensemble un quart d'heure. Peu après l'Empereur a rendu sa visite au roi ; S. M. était accompagnée de l'archiduc Louis.

Cracovie 2 août.

Le 29, le détachement de Chmielinski a détruit, près de Secenim, une compagnie russe.

Le *Czas* d'aujourd'hui, publie une liste de soixante-neuf personnes arrêtées dans le palatinat de Kalisch, et condamnées au service dans les compagnies de discipline d'Orenbourg.

Trieste, 2 août.

Le paquebot d'Alexandrie apporte des nouvelles de Calcutta du 27 juin. Les autres malles manquent, à cause d'un naufrage survenu dans la mer des Indes.

Londres, 3 août.

On lit dans le *Daily-News* :

« Un meeting en plein air a été tenu hier à Blackheath, près de Londres, en faveur de l'indépendance de la Pologne. On remarquait un grand nombre de soldats parmi les inspecteurs. Le drapeau national polonais avait été arboré devant la porte du parc royal de Greenwich. Le comité était réuni autour de ce drapeau. M. MacCoutrey fut élu président. Il dit que le meeting avait été convoqué par le comité des ouvriers de Greenwich et de Woolwich pour exprimer à la Pologne les sympathies anglaises et engager le gouvernement anglais à lui porter secours. Plusieurs ouvriers prirent la parole. Les résolutions votées par le meeting demandent une intervention armée en faveur de la Pologne. Le meeting a duré deux heures. Tout s'y est passé avec ordre. Il s'est terminé par trois hourrahs enthousiastes en faveur de la Pologne. »

Londres, 3 août.

Le *Morning-Star* publie le compte-rendu du meeting en faveur de la Pologne tenu hier à Blacheath. Il a été décidé que le comité se mettrait en rapport avec les comités de France, de Suède et d'Italie. Le meeting a exprimé l'espoir que la Pologne ne serait pas abandonnée.

Un membre de l'expédition Lapinski a fait un rapport sur la situation malheureuse des survivants. Une quête a été faite pour eux.

Vienne, 3 août.

L'Empereur François-Joseph est attendu demain, de retour de Gastein.

Berlin, 3 août.

Une lettre particulière de Saint-Pétersbourg du 1er août, annonce qu'il vient d'être publié un ukase par lequel les deux millions de paysans (fermiers) des domaines et des apanages de la couronne sont déclarés propriétaires libres.

---

### Tribunaux.

#### Cour impériale de Rouen.

La Cour impériale de Rouen vient de rendre une décision importante en matière de transport de marchandises. Dans l'arrêt que nous rapportons, elle a posé en principe, que :

En cas d'avaries, l'expédition est présumée avoir été conditionnée à l'origine, s'il n'y a eu réserves du commissionnaire en la recevant, ou s'il n'y a de sa part preuve contraire. Voici dans quelles circonstances.

Le 12 juillet, la maison Husson-Gibon fils, remettait à M. Demourg, directeur des Messageries impériales à Sedan, dix fûts d'oléine pesant 2,583 kilogr. La lettre de voiture, en relatant ce chiffre, ne contenait aucune réserve quant au conditionnement.

Le 28 juillet, les Messageries impériales remettent ces dix fûts au chemin de fer des Ardennes, lequel reconnaît le poids sans déficit et ne fait aucune observation sur le conditionnement.

La Compagnie des Ardennes les remet à la Compagnie du Nord, qui les reçoit également sans observation. C'est seulement la Compagnie du Nord qui constate un déficit de 63 kilogrammes dans le poids et fait examiner les fûts ayant servi à l'expédition. A l'arrivée à Elbœuf, le déficit constaté était de 183 kilogr.

C'est alors que M. Thomassin, le consignataire, assigne la Compagnie de l'Est, laquelle appelle en cause le Nord, lequel se retourne vers les Ardennes, qui, à leur tour, recourent contre les Messageries impériales, lesquelles mettent au procès la maison Husson-Gibon, l'expéditeur.

Le tribunal d'Elbœuf avait décidé que le coulage était dû au mauvais conditionnement des fûts. En conséquence il avait

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 5 AOUT 1863.

— N° 5. —

## LE FIDÉICOMMIS*

CHAPITRE III.

(Suite).

*Réponse du baron Klas Malchus.*

« Mon cher père !

» Vingt ans, je l'avoue, n'autorisent pas à prétendre à une grande somme d'expérience ; et cependant je crois en posséder assez pour être convaincu que la valeur et la considération que nous acquérons par la propriété qu'un autre nous laisse en mourant, sont extrêmement médiocres. Pour ma part, je déteste et j'abhorre ce reste de la féodalité d'où découle, je crois, le fidéicommis. Le cœur se révolte à la pensée de cette institution égoïste qui veut que la plus grande propriété passe à un seul, pour soutenir un éclat aussi insensé qu'inutile, tandis que des héritiers non moins proches en sont réduits à se chauffer aux rayons de ce soleil et à se contenter des miettes.

» Dieu bénisse mon digne aïeul : ce n'est pas lui qui a introduit cette folie dans notre famille ! Autrement, je n'aurais pu l'estimer. Maintenant je lui sais gré de l'antipathie manifeste et bien naturelle qu'il a toujours eue pour moi, quoiqu'il fît tous ses efforts pour la cacher, et je comprends parfaitement son aversion née d'un sentiment de délicatesse, pour celui qui allait, contrairement aux lois de la nature et de la justice, ravir leur pain à tous ceux qu'il chérissait. Ce bonheur n'est pas digne d'envie ! je le considère comme un fardeau. Je n'aime pas la richesse, je n'aime pas le luxe ; je hais du fond du cœur cette poursuite de bagatelles si puériles qu'elles inspirent le dégoût. Je veux vivre pour quelque chose de meilleur que la recherche des moyens de représenter dignement à Rinholm. Je veux vivre pour moi-même et non point pour d'autres.

» Ne croyez pas, mon cher père, que ce ne soit là qu'un vain caprice de jeunesse, que la fumée d'un égoïsme à rebours ; peut-être comprendrai-je un jour l'avantage d'être un homme riche ; je ne crois cependant pas que mon caractère se modifie jamais au point que j'y trouve du bonheur. Je ne suis ni un génie, ni un profond penseur ; je n'ai ni l'imagination assez vive, ni la mémoire assez puissante pour conserver les trésors que je tâche d'amasser : il n'y a donc pas la moindre lueur d'espoir que je me distingue dans les sciences ou les beaux-arts. Néanmoins, j'ai pour eux un amour ardent et profond. Je sens que je ne deviendrais jamais un homme pratique capable ; par ce motif, il est préférable que je m'attache à de plus dignes objets, comme je l'aurais fait, même dans la pauvreté. Plus grande est la lutte, plus belle est la victoire, et c'est une grande chose que d'être apprécié par le monde.

» Je connais un vieux savant qui, s'il avait voulu abandonner ses études favorites pour vivre dans le monde, aurait, certes, obtenu à l'université un avancement notable, et serait à cette heure un des professeurs les plus considérés. Mais, bien qu'à peu près sans ressources, il a eu le courage de renoncer à tout avancement pour consacrer son existence paisible et solitaire aux sciences, qu'il cultive pour elles-mêmes. Son habit noir, vieux et râpé, a été souvent sans doute l'objet d'un sourire de pitié. Mais, pour moi et pour plusieurs de ses vrais amis, la vue en est une véritable jouissance, et si, à sa mort, qui peut-être n'est plus éloignée, il me léguait cet habit, ce serait pour moi une relique d'une plus grande valeur que Rinholm.

» Mon père me prie de revenir à la maison ; mais je crois que, dans ce nouvel état de choses, j'y serais absolument comme une cinquième roue à un carrosse. Je n'ai pas assez de souplesse dans le caractère pour pouvoir me former comme mon père le désire. Si la nature avait voulu faire de moi un de ces hommes aimables qui enchantent par leurs manières, leur ton, leur toilette et leur talent de conversation, les peines que mon père ne s'est pas épargnées m'auraient déjà rendu tel ; mais, puisqu'elles n'y sont pas parvenues jusqu'à présent, avouons avec franchise qu'il reste maintenant trop peu de chances de faire de moi un dandy. Montrons-nous donc satisfaits de ce qui ne peut être changé. Il me suffit, pour être content et heureux, d'avoir seulement assez pour vivre d'une manière convenable et me procurer l'accès des sources où je puise la vie, sinon la santé ; car je dois avouer que, quand il me prend par ci par là la fantaisie de me regarder dans le miroir, je trouve que j'ai une assez triste mine.

» Quant aux autres choses dont me parle la lettre de mon père, je n'ai rien à répondre, sinon que je le prie de laisser le bâtiment principal tel qu'il est, au moins à l'extérieur. L'affaire qui touche de si près au bonheur de Richard est, je suppose, un mariage avec Isabelle ; cela est très-bien de la part de mon père ; et, si Richard est toujours cette bonne et vigoureuse nature que j'aimais tant en lui dans nos années d'enfance et d'école, Isabelle sera certainement heureuse avec lui.

» Convaincu que mon père fera pour notre oncle et sa famille tout ce que réclament l'equité et l'affection pour des parents, je reste

» Son fils dévoué,
» KLAS MALCHUS. »

Cette réponse, qui montrait au colonel, plus clairement qu'aucune des précédentes lettres de son fils, l'énorme différence qui existait entre leurs caractères, leurs opinions et leurs goûts, éveilla sous plus d'un rapport les inquiétudes de ce tendre père ; surtout le passage où Klas Malchus, fesant mention de sa santé, disait lui-même qu'il avait une triste mine.

« Si — Dieu nous en préserve ! — dit le colonel à sa femme, ces craintes avaient quelque fondement, je serais au désespoir. A quoi aboutiraient mes longs efforts, mes vingt années d'angoisses, si Klas Malchus allait mourir, laissant à Richard le fidéicommis, à moi la pauvreté ! Chère Eugénie, écris-lui, emploie toute l'éloquence de l'amour maternel pour le décider à revenir ! Il faut que nous prenions soin de sa santé, car tout en dépend. »

Eugénie poussa un soupir profond et amer ; mais le colonel n'entendit pas ce désir, si étrange dans la bouche d'une mère :

« Plût à Dieu qu'il fût dans sa tombe, et moi dans la mienne !

— Ne lui écriras-tu pas Eugénie ? Il me semble que ton propre cœur doit l'y porter.

— Oui, je lui écrirai ; je lui persuaderai de revenir, à ce pauvre Klas !

— Comment ! ce pauvre Klas ? Pauvre en effet, est celui qui méconnaît ce qu'il possède de mieux ! Mais je suis trop habile pour avoir l'air de remarquer ces folies-là. Pures fantaisies d'étudiant, rien de plus !

— Je ne crois pas, dit la baronne.

— Peu importe ta croyance. Obtenir qu'il rentre à la maison paternelle, voilà le principal. »

Mais la tâche n'était pas aussi facile que se le figurait Eugénie. Enfin elle écrivit à son fils : « je désire avoir mes deux enfants auprès de moi pendant l'hiver ; mon repos, le rétablissement de ma santé et le retour de ma tranquillité d'esprit en dépendent. » Alors seulement Klas Malchus déclara qu'il reviendrait à Rinholm au commencement de septembre.

Il aimait et vénérait sa mère aussi profondément qu'il déplorait la maladie morale dont il l'avait toujours vue souffrir. Néanmoins, il régnait entre eux, à certains momens, une contrainte que Klas

(*) Reproduction interdite.